

**POUR**  
**LES**  
**faits**

**GÉRALDINE  
MUHLMANN**



**LES BELLES  
LETTRES**

Du même auteur :

*L'Imposture du théologico-politique*, Les Belles Lettres, 2022

*Du journalisme en démocratie*, Payot, 2004,  
rééd. avec une préface inédite, Klincksieck,  
coll. « Critique de la politique », 2017

*Une histoire politique du journalisme XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*,  
PUF, 2004, rééd. Seuil, coll. « Points », 2007

*La Liberté d'expression*, avec Emmanuel Decaux  
et Elisabeth Zoller, Dalloz, 2015

*Histoire des idées politiques*, version entièrement refondue,  
PUF, 2012

Préface et présentation de Robert E. Park, *Le Journaliste  
et le Sociologue*, choix de textes, Seuil, 2008

Géraldine Muhlmann

# Pour les faits

Les Belles Lettres  
2023

Ce texte a connu une première version, bien plus courte :  
c'était une note commandée par la direction  
de l'information de Radio France au printemps 2022,  
à propos de la notion d'impartialité.

© 2023, *Société d'édition Les Belles Lettres*  
95, *bd Raspail*, 75006 Paris  
*www.lesbelleslettres.com*

ISBN: 978-2-251-45508-2

## Nos vies bavardes

Que la curiosité, entendue ici comme le *goût des faits* – l’envie de les préciser, de les élargir, de les connaître toujours mieux –, soit finalement peu nourrie, à mesure que la dynamique de la conversation ne cesse de se déployer, sur ces réseaux sociaux qui avalent plusieurs heures par jour de nos existences contemporaines ; que nos vies bavardes tournent autour de « faits » qui, de commentaires en échanges infinis, perdent leur force et leur précision ; tout cela n’est peut-être pas si étonnant que cela.

La conversation est bien sûr une activité humaine plus ancienne que les réseaux sociaux, et elle existe en dehors d’eux. Elle a d’ailleurs beaucoup de jolis côtés, qui font le sel de nos vies d’humains. Mais, pour ce qui concerne le rapport aux « faits », elle est un peu dangereuse.

Spontanément, une conversation mélange des données factuelles et des avis, des commentaires, des interprétations. De plus, lorsque nous cherchons un rapport plutôt amical avec notre interlocuteur, nous avons tendance à passer sous silence ou à amenuiser tel aspect d’un événement ou d’une situation qui risquerait de produire des appréciations divergentes entre nous, voire de semer de la dispute. C’est au contraire lorsque l’affrontement cherche à se déployer que la conversation insiste sur ce qui, dans les « faits », divise.

C’est d’ailleurs pourquoi, dans cette dernière situation, celle d’un débat conflictuel voire belliqueux, on prend toujours le risque, à un moment donné, de ne plus être d’accord du

tout sur les faits dont on parle. Chacun invoque autre chose. Chacun accuse l'autre de *déni* à propos de la part de « réel » qui lui importe. Et finalement, la conversation à proprement parler s'arrête, même si parfois on fait encore du bruit : fondamentalement, on n'échange plus rien, tant la matière factuelle de référence diffère entre les interlocuteurs. Cela arrive aux tables familiales enflammées voire guerrières, comme lors de débats publics intenses. Et c'est même le propre des questions politiques les plus difficiles, les plus « tendues », que de produire cette situation où *l'on n'arrive même plus à se mettre d'accord sur les faits*.

Je me souviens d'une série de Marc Kravetz sur le conflit israélo-palestinien pendant l'été 2006 sur France Culture. Étaient interrogés de nombreux et très divers acteurs, militants, écrivains des deux « camps », mais sans recherche de l'affrontement direct entre eux. Chaque épisode faisait entendre un point de vue, que les questions du journaliste permettaient de nourrir et d'approfondir. Et puis, le lendemain, on entendait un autre point de vue. Or, quand on écoutait tous les jours, on se rendait compte, et c'était assez stupéfiant, que peu de ces personnes entendues évoquaient les mêmes choses, les mêmes événements, les mêmes « faits ». Par exemple, la *nakba* était centrale pour les uns, enfants de Palestiniens qui avaient fui et perdu leur maison en 1948. Le souvenir des camps d'Europe l'était pour les autres, dans leur rapport au combat, à Israël, à l'idée de nation. Chaque « partie » avait « son monde », et n'entraînait guère dans le « monde » de l'autre. Constat terrible, quand on y réfléchissait. Cela en disait long sur la difficulté à faire parler toutes ces personnes ensemble, si on essayait. Et cela dessinait bien sûr l'enjeu même de cette série : tenter, d'épisode en épisode, au fil de ces voix diverses, de tisser ensemble, malgré tout, tous ces matériaux factuels différents qui étaient recueillis – recueillis en tout cas par les auditeurs.

Ainsi, dès ses formes les plus ordinaires, et encore davantage dans ses formes aiguës et sensibles, la conversation, si elle veut

exister puis se prolonger, a besoin d'exclure ce qui constitue, pour les interlocuteurs, des « faits inconfortables », pour reprendre une expression du sociologue Max Weber<sup>1</sup>. C'est-à-dire des morceaux de réalité qui ne se partagent guère aisément. Voilà bien ce qui se passe sur les réseaux sociaux, de l'aveu de multiples utilisateurs et chercheurs. De certaines boucles se retrouvent vite exclus, non seulement les avis qui dérangent la plus grande partie de la communauté en conversation, mais aussi, à propos du sujet dont on parle, les éléments factuels qui bousculeraient trop l'opinion générale. En d'autres termes, sur ces réseaux qui en théorie pourraient permettre de converser avec d'innombrables personnes aux sensibilités politiques profondément divergentes, on se retrouve, en réalité, « entre soi », dans ce qu'on appelle parfois des « bulles de filtre<sup>2</sup> ».

Cela dit, si nos bavardages excluent spontanément certains avis et certains faits, évitant ainsi les conflits graves qui les compromettent, ils courent, ce faisant, un autre risque : le risque, à un moment donné, que les personnes en conversation n'aient plus grand-chose à se dire – à part ce qu'elles savent et pensent déjà, et qu'elles ressassent. Or ce ressassement, lui aussi, évoque bien le « style » des réseaux sociaux...

Mais cela peut finir par lasser. Et alors il semble, souvent, qu'il y ait quand même besoin de réinjecter un peu de conflit dans la dynamique de la conversation pour relancer les

---

1. M. Weber, « La profession et la vocation de savant », conférence de 1917, dans M. Weber, *Le Savant et le Politique*, trad. fr. J. Freund, Paris, Plon, 1959 : je reprends cette traduction de Julien Freund pour cette expression, mais dans la traduction nouvelle de Catherine Colliot-Thélène l'expression choisie est « faits désagréables » (Paris, La Découverte, 2003, p. 96). Précisément, pour Weber, la figure du savant, telle qu'elle s'est constituée en Occident, exige d'être capable de reconnaître et d'admettre même ce qui est peu confortable pour son « opinion partisane ».

2. On doit cette expression, toujours très utilisée, à l'Américain Eli Pariser, auteur de l'ouvrage : *The Filter Bubble: What the Internet is Hiding from You*, New York, Penguin Press, 2011.

échanges. Mais, bien sûr, à *une petite dose*. Là encore, je crois que cela décrit assez bien l'« ambiance » des réseaux sociaux...

En d'autres termes, ce qu'il faut, pour que se maintienne un processus de conversation ou de bavardage, c'est un « bon dosage » de la matière factuelle à propos de laquelle on converse. Il n'en faut surtout pas *trop*. Mais il n'en faut pas non plus *trop peu*. Tout est dans cet équilibre. Un équilibre dans lequel, quand même, les faits ne sont pas à leur aise, et la curiosité à leur endroit est priée d'être discrète.

Le problème que je soulève ici peut être formulé en d'autres termes, à l'aide de concepts légués par l'analyse des usages de la parole. Pour reprendre une distinction proposée par Gérard Genette, la conversation relève prioritairement du registre du « discours », alors que l'attention aux « faits » a pour forme d'expression naturelle le « récit »<sup>1</sup>.

Dans le « discours », « la parole s'investit directement<sup>2</sup> », ce qui donne au discours une « subjectivité » en quelque sorte assumée et immédiate. Le « récit » est dévoué, lui, à « représenter un événement ou une suite d'événements, réels ou fictifs<sup>3</sup> », ce qui le tire vers une certaine dimension d'« objectivité<sup>4</sup> » : l'énonciateur y est un peu en retrait, même s'il est exclu d'envisager sa disparition totale. De toute façon Genette précise que « ces essences du récit et du discours », telles qu'il les définit, « ne se trouvent presque jamais à l'état pur dans aucun texte : il y a presque toujours une certaine proportion de récit dans le discours, une certaine dose de discours dans le récit<sup>5</sup>. » Cependant, la contrainte du récit donne à « l'acte narratif », dit Genette, un « aspect singulier, artificiel et

---

1. G. Genette, « Frontières du récit », dans G. Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, rééd. « Points Essais », p. 49-69.

2. *Ibid.*, p. 62.

3. *Ibid.*, p. 49.

4. *Ibid.*, p. 63.

5. *Ibid.*, p. 65.

problématique », et à cet égard Genette réfute « l'idée ou le sentiment que le récit *va de soi*<sup>1</sup>. »

Cette spécificité du « récit » est d'ailleurs nette dans nos conversations ordinaires. Nous les aimons bien, certes, nos « récits » de scènes quotidiennes et d'autres souvenirs qui viennent enrichir nos échanges, mais ils constituent malgré tout des moments assez précis, presque « découpables » dans le flux d'une conversation. Entre les amis les plus bavards, ces moments de récit subissent même, volontiers, de petites interruptions fréquentes, ils sont scandés par de délicieuses incises et des commentaires divers. Le récit nourrit alors la conversation, mais il est presque « trop » fait pour cela : pour le plaisir de ce qu'il va produire, et forcément cela l'oriente un peu, conduit à accentuer certaines choses, certains « faits », et à en laisser d'autres davantage dans l'ombre.

La conversation et son registre du « discours » ont une tendance naturelle à garrotter un peu les récits. Or, au-delà même des réseaux sociaux, notre espace médiatique contemporain est envahi par du « discours » conversationnel. Sites pour commenter les émissions et tout ce qu'on y entend, en invitant à prolonger les échanges sur d'autres réseaux ; tables rondes se succédant toute la journée sur les chaînes « d'information continue » ; la conversation installe sa loi. Et, ne serait-ce que du point de vue du temps disponible, le « récit » des histoires du monde passe au second plan, fragilisé.

L'habitude qu'ont les « chaînes d'info » de penser leurs grandes « tranches » de la journée comme des discussions entre experts, « chroniqueurs » et invités divers, implique nécessairement que les faits dont on parle, certes narrés dans les « journaux » qui ponctuent la journée, ou parfois présents à travers un « direct » qui relègue les commentateurs à un petit carré en bas de l'écran de télévision, les « faits », donc, se retrouvent pris dans un registre de parole qui est très majoritairement celui du « discours » : qu'il s'agisse d'un discours d'analyse,

---

1. *Ibid.*, p. 49 pour les citations de cette dernière phrase.

d'argumentation, de débat, de commentaire quelconque, de conversation de bon aloi ou un peu tendue. Cela peut être éclairant, certes. Mais c'est malgré tout autre chose que l'évolution d'un « récit » venant préciser toujours davantage les faits, jusque dans le détail, soucieux de restituer la complexité de la situation telle qu'elle apparaît à un reporter, à un enquêteur. C'est un autre usage de la parole.

Bien entendu, tout bon « analyste » d'une situation, et même tout défenseur d'un jugement précis, désireux de convaincre, sait utiliser le procédé narratif au sein même de son discours – adepte intelligent de cette « non-pureté » dont parlait Genette, qui observait que les registres se mélangent volontiers. Et par ailleurs, on ne saurait confondre toutes les chaînes d'information continue, en France, avec le cas de CNews, où les plages consacrées longuement à du reportage, à des enquêtes, au travail normal d'une rédaction sont tout à fait minimes. Les « journaux » y sont avant tout des rappels de titres, quelques images rapides, préludes à un débat qui se rejoue sans cesse selon le « style » de la chaîne, sa couleur politique bien connue. Il y est presque assumé – Pascal Praud, pour sa part, le dit volontiers – que la notion de « fait », de toute façon, est parfaitement relative à une opinion politique. Ce qui permet de confier aux débatteurs le soin de les évoquer comme ils les entendent, tout en répétant à plus soif qu'*ici on parle de choses dont on ne parle pas ailleurs*, loin des « dénis », etc. Et ce qui permet aussi toutes les glissades, dans l'excitation d'une position qui se vit comme fondamentalement transgressive par rapport à tout le reste du « monde médiatique » – ainsi le 27 décembre 2022, quand le chroniqueur régulier de CNews Jean-Claude Dassier déclarait à l'antenne son « fait » à lui, si j'ose dire : « Les musulmans, ils s'en foutent de la République, ils ne savent même pas ce que ce mot veut dire<sup>1</sup>. »

---

1. Propos qui a donné lieu à une plainte pour « injure publique » déposée par l'Union des Mosquées de France.

À *chacun ses faits* : c'est au fond la doctrine de CNews. Et donc, nul besoin d'assigner à l'exposé des faits une fonction de « raconteur », sortie du plateau de la discussion continue, et ayant du temps pour se déployer. Ce cas est très différent de celui des autres chaînes d'information. Il y a de vraies émissions de reportages sur LCI, sur BFM, sur France Info TV. Il y a des journaux assez substantiels qui ponctuent la journée, produits par des rédactions rigoureuses – même si, comme elles-mêmes souvent, je fais partie de ceux qui en souhaiteraient davantage. Les panels y sont le plus souvent équilibrés, et les questions traitées plus variées – même si on ne saurait nier que, hélas, la grande caractéristique de l'ambiance « chaîne d'info », c'est *la boucle du même*, encore et encore...

Il reste cependant ce constat : partout sur ces chaînes la part du lion devient de plus en plus, et malgré tous les efforts faits dans l'autre sens, celle dévouée aux commentateurs, et aux conversations entre commentateurs. Avant de pouvoir regarder sur la chaîne tel ou tel magazine de reportage – qui viendra certes, un soir de semaine –, on est quand même un peu démuné si on est amateur d'une matière factuelle sans cesse enrichie, creusée, précisée grâce à des récits faisant varier les angles et délivrant toujours *autre chose*. Souvent, on ne peut que s'en remettre à certains « débatteurs » – les meilleurs – qui savent qu'on ne convainc jamais mieux qu'en connectant toujours son propos à une matière factuelle abondamment sollicitée. En d'autres termes : à des débatteurs qui savent mettre du « récit » dans leur « discours », ce qui suppose d'avoir *travaillé*, voire d'avoir directement enquêté.

Et puis, par ailleurs, je crains que, très au-delà des chaînes d'info, la doctrine du « À *chacun ses faits* » fasse son chemin, en installant dans le débat d'idées en général une petite touche « *Choisis ton camp, camarade* ». Tentation de faire de l'anti-CNews en faisant un peu comme elle : en constituant des panels qui sont moins « de *débat* » que « de *combat* » ; en insistant sur « ses faits » contre « les faits des autres ». C'est un risque, pour tout le monde désormais.

La conversation mange l'espace médiatique, y compris ses pans les plus « traditionnels », comme si l'ambiance des réseaux sociaux donnait le *la*, malgré tout. Pour le dire autrement : nous apprenons comment juger, tout le monde s'y met toute la journée ; nous apprenons toujours plus de choses sur la réalité dont on parle, c'est plus rare.

